

LE COUP DE BILL'ART DU SOIR

Le bonheur
est dans la paix

Par Kader Bakou

Le meilleur système (politique, économique) est celui qui rend les gens heureux. La paix est une condition essentielle du bonheur. Une nation en paix avec les autres et avec elle-même est une nation heureuse. Le monde d'aujourd'hui est-il plus heureux que du temps de la première guerre froide mondiale ? Le plupart des gens qui ont fait des études dans l'ex- URSS ou dans les autres pays du bloc socialiste sont revenus avec des impressions positives, surtout dans le domaine de la sécurité et de la paix sociale. A l'époque en Algérie, l'agent de police cachait sous arme (pistolet) dans un étui en cuir et, dit-on, n'avait pas de munitions. La plupart des Algériens, en ces temps-là n'avaient jamais vu la police anti-émeute, avec ses casques et ses boucliers. En Angleterre, le bobby, avec son élégant costume «civil», ne portait même pas de matraque.

Aujourd'hui à l'Est comme en Occident et ailleurs, le monde a changé. C'est comme si une des deux superpuissances à imposé, presque partout, le mauvais côté de sa «way of life». Le meilleur système dans le monde est celui qui fait augmenter la production d'amour par habitant.

K. B.
bakoukader@yahoo.fr

lesoirculture@lesoirdalgerie.com

THÉÂTRE NATIONAL ALGÉRIEN

Concert de la soprano Amel Brahim-Djelloul
et du pianiste Nicolas Jouve

La soprano Amel Brahim-Djelloul et le pianiste français Nicolas Jouve donnent un concert en duo intitulé Mélodies populaires, ce mardi (9 juin) à partir de 19h au Théâtre national algérien Mahieddine-Bachtarzi à Alger.

Amel Brahim-Djelloul, née à Alger en 1975, a commencé son apprentissage musical par l'étude du violon. Ensuite, elle prendra des cours de chant dans sa ville natale, dans la classe de Abdelhamid Belferouni. Noëlle Barker lui conseillera de partir à Paris pour parfaire son apprentissage. Elle poursuit ainsi sa formation à l'Ecole nationale de musique de Montreuil auprès de Frantz Petri, puis au Conservatoire national supérieur de musique et de danse de Paris auprès de Peggy Bouveret et de Malcolm Walker. Elle sera diplômée du même conservatoire en juin 2003. Reconnue aujourd'hui comme une personnalité musicale d'exception, la soprano Amel Brahim-Djelloul est présente sur de nombreuses scènes à travers le monde : l'Opéra de Paris, le Wigmore Hall de Londres ou encore le Kennedy Center de Washington etc. Aux confins des cultures orientale et européenne, elle est également à l'aise dans le répertoire d'opéra. Pour ce récital, à Alger, elle propose une introduction à la musique classique d'airs fameux «harmonisés» par de grands compositeurs et sera accompa-



Photo : D.R

gnée sur scène par Nicolas Jouve, au piano. Nicolas Jouve est un musicien de récital recherché. Il s'est produit en récital en France, Belgique, Italie, Autriche, Suisse et au Japon, avec des chanteurs comme Mélody Loulédjian, Heather Newhouse-Peraldo, Françoise Pollet, Maki Nakanishi, Marc Mauillon, Marco Di Sapia ou encore Jérôme Varner. Il a également participé à de prestigieuses scènes musicales, comme les Soirées musicales des Templiers à Saint-Raphaël, le Violon sur la ville à Royan, le Festival du Lied de Fribourg ou la Maison de Radio-France à

Paris. En 2002, après ses études au Conservatoire national supérieur de musique et de danse de Paris, il approfondit son approche du répertoire de Lied auprès du pianiste Walter Moore à l'université de musique de Vienne. L'intense vie musicale de la capitale autrichienne l'initie également au monde de l'opéra, qui prendra une part importante de son activité musicale.

En qualité de chef de chant, il collabore régulièrement avec les Musiciens du Louvre-Grenoble, le Festival Berlioz de la Côte Saint-André, l'Académie musicale de Villecroze et l'Opéra national de Lyon. Ainsi, ces dernières années, il a pris part à des productions comme *Les Mamelles de Tirésias/Le bœuf sur le toit*, mise en scène de Macha Makeïeff, *Le Nozze di Figaro* et *Don Giovanni*, mis en scène par Adrian Noble, la reprise de la production de Laurent Pelly *La Vie parisienne* ou la nouvelle production de *Carmen* mise en scène par Olivier Py.

Nicolas Jouve a enregistré deux disques avec l'ensemble *Calliope-Voix de femmes* (en 2007, un programme de musique française au tournant des XIX^e-XX^e siècle, et en 2014, une compilation d'œuvres du compositeur anglais Gustav Holst).

Depuis 2003, il est également accompagnateur au Conservatoire national supérieur de musique et de danse de Lyon. En outre, il a mis sa passion et sa connaissance du répertoire vocal au service de l'agence artistique RSBArtists, pour laquelle il est délégué artistique et administratif. Le concert d'Amel Brahim-Djelloul et Nicolas Jouve à Alger est organisé par l'Agence algérienne pour le rayonnement culturel, en partenariat avec le Théâtre national algérien.

Kader B.

LITTÉRATURE

Le message de Mammeri

Au chapitre consacré aux prophètes, la mémoire universelle nous a transmis les efforts du prophète Noé qui, à l'imminence d'un déluge dévastateur, fit appel à ses fidèles et réunit un couple de chaque espèce animale vivante. La morale du conte était de sauver les espèces et pérenniser la vie sur terre. Quelques siècles plus tard, sillonnant la Régence d'Alger en long et en large, Hamdan Khodja, si ironique fût-il, ne croyait pas si bien dire en comparant les maisons kabyles aux arches de Noé. Mieux que la forme architecturale, l'intérieur des maisons déborde de cette richesse humaine, animale et où l'on peut humer cette diversité d'aliments frais ou conservés, où l'on peut apprécier un chapelet de prescriptions morales et de stricte politesse. A Ath Yenni, comme ailleurs, la transmission des valeurs de respect et de l'effort est élevée au rang de mission sacrée. Le tintement et la brillance des bijoux font la renommée des orfèvres locaux. C'était aussi dans l'une de ces maisons kabyles que naquit Mouloud Mammeri : ciseleur du verbe, pèlerin infatigable et collecteur insatiable. Sauvegarder des pans de notre culture orale était sa raison d'être, la matrice de toute sa vie. «Il était temps de happer les dernières voix avant que la mort ne les happe. Tant qu'encore s'entendait le verbe qui résonnait depuis plus loin que Syphax et que Sophonisbe», disait-il, comme un jaloux antiquaire du patrimoine immatériel.

L'ambiance du foyer kabyle, l'odeur d'huile et de foin, entre autres, accompagnèrent les pas du jeune Mouloud. En montagnard qui se respectait, il apprit très tôt le code de l'honneur et l'art de vivre ensemble en milieu villageois dont les règles se transmettaient oralement, à l'école de tajaât (assemblée villageoise). De la rime des vers et du verbe ciselé, il en goûtait constamment auprès de son propre père, aîné (président du conseil) de son village qui en récitait pendant des heures. Nous voici donc devant une âme entrée très tôt en résonance avec les strates culturelles et identitaires de cette belle contrée.

Né en 1917 à Taourirt-Mimoun, l'enfant Mouloud étudia dans son village natal avant de faire trois crochets studieux : le premier à

Rabat, le deuxième au lycée Louis-le-Grand à Paris et enfin le lycée Bugeaud à Alger où il s'imprégna, tour à tour, des autres cultures du monde, notamment grecque et latine, riches en idéaux, en beautés et en humanité. «Elles continuent de m'éblouir et auxquelles j'ai conservé une fidélité têtue», dira-t-il en 1972 dans les colonnes d'*Algérie Actualité*. Ses sorties sur le terrain le laissaient admiratif surtout lorsqu'il découvrit que la langue des Marocains ne différait point de la sienne propre. Cet horizon fit germer des interrogations au fond de lui et il gigotait de curiosité, pour ainsi dire, comme une jeune pousse qui cherchait une place au soleil. En 1939, à peine âgé de 22 ans, Mouloud signa un premier article, dans les colonnes de la revue marocaine *Aguedal*, intitulé «La société berbère» dans lequel il notait la fragilité de cette société malgré son épaisse carapace résistante à la colonisation. Ce premier article fut un détonateur silencieux qui bouleversa intrinsèquement son univers. Curieux, il commença avec joie à consigner des proverbes, des maximes, des contes et collectait un répertoire de mots. Cette pratique devint une tradition d'enfance qu'il perpétua tout au long de sa vie tant il était conscient, comme l'affirma Voltaire, que «l'écriture est la peinture de la voix». Oui, le linguiste sut coudre dans la langue de Voltaire pour donner vie aux paroles des petits enfants de Massinissa.

Appelé sous les drapeaux de l'Empire, il découvrit le goût chatouillant du baroud lors de la campagne d'Italie. Puis, l'adieu aux armes se fit en retournant caresser doucereusement les mots afin de poursuivre la passionnante quête de Soi et l'interminable construction du Moi collectif. Ce fut une longue marche. Après un regard sur le milieu sociétal où il avait bourgeonné, il tourna le regard pour autopsier l'évolution de la poésie kabyle dont les premiers résultats furent publiés dans les colonnes de la *Revue africaine*, en 1950. Il écrivit : «Il est naturel qu'une poésie primitive ou semi-primitive soit plus qu'une autre révélatrice de l'évolution d'un groupe social.» Ainsi, la poésie était hissée au rang de miroir de son propre milieu. La «pieuse littérature» était presque un domaine réservé aux marabouts ; et «les poèmes guer-

riers et politiques au contraire sont l'œuvre du peuple tout entier». A l'orée de la trentaine, il se mit en tête le projet d'écrire un premier roman. «La colline oubliée» vint au monde en 1953, prélude à une riche carrière. Puis une querelle explosa et qui, assurément, n'a pas encore livré tous ses secrets ! A l'heure où le nationalisme algérien était effervescent, une guerre sans préavis éclata, en filigrane, entre les laudateurs du roman primé par le Prix des Quatre Jurys et ceux qui voulaient éloigner Mouloud de l'emprise colonialiste. Refusant le prix, il prit aussi ses distances de l'escarcelle des ténors du «Jeune musulman». Le déclenchement de la Révolution donna enfin au jeune romancier l'opportunité de clarifier son camp et d'affirmer ses positions. Avec «Le sommeil du juste», il fit le point avec le système colonial en avançant le triste constat de l'absence de justice, d'égalité impossible et d'une fraternité introuvable entre des Européens dominateurs et des autochtones asservis à merci. Il grossit ainsi les rangs des maîtres fondateurs du roman algérien moderne dont le dénominateur commun était leur penchant manifeste pour la littérature de combat. Nourris d'un verbe recherché et voluptueux, les textes brillaient par des métaphores croustillantes en images et en messages. Dans «Une lettre à un Français» destinée à Jean Sénac, en 1956, l'enfant d'Ath Yenni se montra tourmenté par la tragédie que traversait le peuple combattant d'Algérie. «Voici plus d'un an que je n'écris plus rien», avouait-il à son ami, meurtri. Guère tendre avec «cette machine à broyer... la plus laide de l'homme» qu'est le colonialisme, Mouloud consentit à informer M'hamed Yazid, le représentant du FLN à l'ONU en 1957, du durcissement des deux positions : la française et la nôtre, nous nous sommes mis d'accord de suspendre la décision politique à la décision des armes.»

Lorsque l'indépendance survint quelques années et d'autres batailles plus tard, Mouloud préféra retourner à ses moutons : enseigner, lire, écrire et surtout chercher et transmettre, avec la foi d'un missionnaire. Aussi se retrouva-t-il enseignant à l'Université d'Alger et dirigeant le Centre de recherches anthropologiques, préhistoriques et ethnologiques. Dans une bulle

Par Tarik Djerroud*

pourtant suffocante, il sut tirer une vitalité intellectuelle très fructueuse armé d'une subtilité de survie en milieu hostile et très contraignant. Sans «m'as-tu vu ?». Esprit modeste et tout entier attaché à sa cause. Un temps, il pilota l'Union des écrivains algériens avant de rendre le tablier et se remettre au travail individuel pour enfin publier «L'opium et le bâton». Il se mit à la collecte des poèmes de Si Mohand, les oracles de Cheikh Mohand Oulhocine. Puis, à l'ombre d'une arabisation tous azimuts, il rédigea une grammaire dédiée à tamazight – avec la graphie latine qui cependant ne fait toujours pas l'unanimité. Sa langue étant malade, peu de personnes voulurent s'approcher de son chevet avec des soins consistants et appropriés. «Tes rapports avec le pouvoir (tous les pouvoirs) ont été très clairs ; une distance souveraine (...) Tu n'acceptais aucune contrainte, aucun boulet à ton pied, aucune laisse à ton cou. Tu étais par excellence un homme libre. Et c'est ce que Amazigh veut dire. Cette liberté t'a coûté cher», se rappelait feu Djaout en 1989.

Cette persévérance faite homme distinguait Mammeri d'une aura radieuse et, tels la limaille et l'aimant, un collectif d'étudiants se mit autour de lui pour butiner de sa Tamusni, le savoir pratique comme il aimait définir la science temporelle. Mais les cours de tamazight se faisaient tard, et bientôt ils se feront rares. Rendue obsolète par les décideurs, la chaire de tamazight ferma ses portes. Oust ! il y avait comme une malédiction frappant la question linguistique traduite par une chape de plomb insupportable. Si le déni renvoie à la solitude, la solitude a des vertus insoupçonnables. Réfléchir autrement, agir en s'appuyant sur d'autres leviers, rester concentré sur ses projets. Et surtout être vigilant devant l'imminence d'un danger. «Nous autres civilisations, nous savons maintenant que nous sommes mortelles», avança Mammeri en préambule de son court essai intitulé «La mort absurde des Aztèques», publié en 1972. Mexico était le nombril du monde avant de sombrer dans le chaos : malgré leur esprit de résistance, les Aztèques finirent par succomber sous les dagues des conquérants espagnols.